

Babylon on a thin Wire

ADRIAN BOOT
&
MICHAEL THOMAS

Babylon on a thin Wire

IL ÉTAIT UNE FOIS LA JAMAÏQUE

Traduit de l'anglais par
VINCENT TARRIÈRE

IDEM • VELLE



AC • IDEM • NOLLE

ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2012

TITRE ORIGINAL

Jah Revenge – Babylon revisited

EN AVANT(-PROPOS)

“TOUCHE-TOI!” “Pardon?” “TOUCHE-TOI!”
C’est un peu fort de café. Je suis en chaussettes la bite à la main dans une cellule vide derrière une de ces portes portant la mention ENTRÉE INTERDITE comme on en voit dans les aéroports, et ce petit pédé veut que je me branle. C’est bien ma veine. Je suis tombé sur le seul flic homo de Jamaïque. Un pays deux fois plus petit que le Pays de Galles, pour une population équivalente à celle de Wolverhampton, où la sodomie est non seulement illégale, non seulement constitutive d’un délit, mais surtout porte atteinte à l’honneur d’une nation virile et fière, la société la plus ouvertement portée aux ratonnades anti-pédés, à la phobie des tatas, à la haine envers les bouffeurs de bites et à la stigmatisation des tafioles à l’ouest de la Turquie et de Téhéran – il y en a toujours une; et vas-y que je te mate, et vas-y qu’il me mate, et qu’il me sourit d’un air suffisant. “Touche-toi.” Il sait que je vais obtempérer, je n’ai pas le choix, il incarne LA LOI. La Jamaïque a connu bien des changements depuis la première parution de ce bouquin, mais certaines traditions ont la vie dure, nous savons l’un comme l’autre que ce petit fouille merde me tient par la peau des couilles, qu’il peut à tout moment sortir

Cet ouvrage a paru pour la première fois en 1976 chez Thames & Hudson à Londres, sous le titre *Jamaica: Babylon on a thin Wire*. Il se composait d’un texte écrit par Michael Thomas et de photographies réalisées par Adrian Boot. Une nouvelle version a ensuite paru en 1982 chez Eel Pie Publishing Ltd à Londres, sous le titre *Jah Revenge – Babylon revisited*. Le texte a depuis été de nouveau remanié et augmenté d’un avant-propos. La présente traduction s’appuie sur cette dernière version.

© Adrian Boot & Michael Thomas 1976, 1982 et 2010.

© Patate records, 2012.

© Éditions Allia, Paris, 2012, pour la présente édition.

deux trois grammes de sa poche et dire au juge qu'il les a trouvés dans mon fion...

Mai 2010, plus de trente ans après *The Harder They Come*¹, Dudus est en cavale. Kingston est coupé du monde, je reçois des mails désespérés de Michelle : elle a trop les jetons pour sortir de chez elle ; dehors, c'est une véritable boucherie ; depuis que la police en a après le Shower Posse², ça tire à vue et la guerre fait rage dans les rues de Tivoli Gardens³. Ce gang tient son nom de la douche de plombs qui s'abat sur quiconque a le malheur de se mettre en travers de sa route. Soixante-douze personnes ont été repassées avant que son chef ne finisse par se faire coffrer : la plus grande chasse à l'homme sur l'île depuis que Jimmy Cliff a été refroidi en échangeant des pruneaux avec les flics à Lime Key dans *The Harder They Come* et c'était du cinéma. Christopher Coke, le type qu'on appelle Dudus,

1. Film jamaïcain sorti en 1972. Jimmy Cliff y incarne un jeune campagnard monté à la ville dans l'espoir de faire carrière dans la musique ; après avoir buté un flic, il devient l'ennemi public numéro un et finit sous les balles de la police. Ce film a paru en version française sous le titre *Tout, tout de suite*. (Toutes les notes sont du traducteur.)

2. Gang jamaïcain de sinistre réputation affilié au parti conservateur, le Jamaica Labour Party (JLP).

3. Quartier de West Kingston et bastion du JLP.

est un homme d'affaires qui pèse localement et a de nombreux amis haut placés, il est à tu et à toi avec les pontes du JLP ; le Premier ministre lui-même est le député de Tivoli Gardens, le fief de Dudus ; les membres du Shower Posse sont ses frères ; le FBI prétend qu'il a fait rentrer plus de coke aux États-Unis ces dernières années que BP n'a rejeté de saloperies dans le golfé du Mexique. Les flics voulaient capturer Dudus avant que les Américains lui mettent le grappin dessus et l'extradent et qu'il commence à lâcher des noms...

“Touche-toi, pour faire plaisir à Sullivan.” Quoi ? Ce type se paie ma fiole. Il pousse le BOUCHON un peu loin. Sullivan passe la tête dans l'encadrement de la porte, mais il n'est pas intéressé, il détourne le regard, il lui faut endurer ce trouduc de Gilbert jour après jour : ce qui intéresse Sullivan, ce sont mes Timberland. Il aimerait les essayer, des fois qu'elles lui iraient. Il ne moufte pas, se contente de hausser les épaules, de plisser le front, de dilater ses narines, de m'observer comme un gorille qui scrute un moucheron avant de murmurer : “MOORTELLLES CES BOOTSSS.”

Je ne suis pas d'humeur. J'ai besoin de pioncer. La semaine a été longue, on a crapahuté aux quatre coins de l'île dans le mimibus de Flugie et si je rate ce vol, il n'y en a pas d'autres avant mercredi. Je ne

suis pas venu en touriste, j'ai des relations en haut lieu, je suis pratiquement un invité du gouvernement. Mais un test urinaire, ça ne ment pas. Il y a cinq minutes, je faisais la queue pour embarquer sur Virgin à l'aéroport de Montego Bay et ce gringo m'a extrait de la file d'attente et a commencé à fouiller mon sac. Il fait ça machinalement, sans trop y croire, dans une chaleur accablante. Il a le mal du pays, mais sa collègue, elle, ne lâche pas le morceau, elle farfouille dans mon linge, jette des trucs par-dessus son épaule, flaire ma trace, elle est à donf' – "Tu es sûr de ton coup?" "JE LE SEENNNNS!"

Ce foutu Jamaïcain me rend mon passeport, je passe l'enregistrement, mais c'est un piège. Gilbert et Sullivan m'attendent de l'autre côté. Et maintenant, il a un élément à charge : mon test urinaire lui dit que mon sang empeste la ganja et le test urinaire est UNE PREUVE ! EN BÉTON ! IRRÉFUTABLE ! Entre nous, je m'y attendais. Le contraire m'aurait surpris. Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? Sullivan prend le volant. Ils me conduisent au Mobay District Hospital où – c'est le genre d'aléas inévitables en Jamaïque – le générateur de rayons X est en rade. Hé hé. Touche-toi toi-même, Gilbert ! En pareil cas, évidemment, on sonne l'Indien de service. Le Dr Mukherjee se pointe. Et même une fillette de cinq ans sortie du ghetto aurait trouvé : la machine est débranchée. Je suis au regret d'effacer ce petit sourire suffisant de vos trombines :

les rayons X n'ont rien donné. Pas de capotes remplies de coke dans mon estomac...

Peut-être avais-je la gueule de l'emploi. Qui l'eût cru ? Les hôtes dans l'avion affirment que Dudus et ses gars en ont eu leur claque que toutes ces idiots de bonnes femmes qui ont porté leurs gamins se fassent chopper à Heathrow. Désormais, ils optent pour le panache et emploi comme *mules du jour** des vétérans millésimés, fatigués de la guerre, aux cheveux grisonnants et à l'allure louche. Dudus ne cherchait pas à échapper à l'extradition, il était bien trop mariolé pour ça. Comme il ne voulait pas finir brûlé vif dans une cellule de Spanish Town comme son daron¹, il s'est rendu au FBI. D'où la question qui alimente toutes les conversations et qui empêche les pontes du JLP et leurs proches de dormir : va-t-il cracher le morceau ? Quel bordel !

La politisation du crime et la criminalisation de la politique ne datent pas d'hier mais remontent aux années Manley. Ce bouquin a

* Les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte.

1. Ancien Don de Tivoli Gardens et du Shower Posse, Jim Brown est mort brûlé vif dans sa cellule dans des circonstances jamais élucidées. Et ce avant que les Américains aient pu l'interroger.

été publié à cette époque-là, alors que j'étais en première ligne pour *Rolling Stone* et que nous venions de mettre Bob Marley en couverture. Il raconte l'histoire des années Manley, lorsque les flingues se sont invités dans le débat et que les malfrats ont pris le pouvoir. À cette époque, que vous vous trouviez sur la côte ouest de Guadalcanal à moisir dans un hamac ou à Tokyo en train de bouffer du néon dans un karaoké, il y avait toujours quelqu'un pour entonner avec Bob *No Woman No Cry*. Les choses ont bien changé: Michael Manley¹ est mort dans son lit il y a quelques années, New Kingston² n'échappe pas à la mondialisation, on trouve des putes russes dans les clubs de Knutsford Boulevard, des KFC fleurissent à chaque coin de rue, tout le monde a une carte prépayée Digicel, etc. L'ancienne demeure coloniale de Blackwell³ sur Strawberry Hill, où Island avait coutume d'envoyer ses rock stars ravagées en désintox' a été emportée par un ouragan. À sa place se dresse maintenant un

1. Leader du People's National Party (PNP), le parti de gauche, et Premier ministre de la Jamaïque de 1972 à 1980, puis de 1989 à 1992.

2. Le quartier d'affaires.

3. Producteur jamaïcain, fondateur d'Island Records.

complexe cinq étoiles avec des piscines à n'en plus finir. Au 56 Hope Road, là où la Jamaïque globale a vu le jour, la vieille maison rose qui fut d'abord le QG de Island puis la résidence de son altesse Bob abrite à présent le musée Bob Marley. Hellshire Beach, où nous avons trouvé Countryman¹ jonglant avec des poissons vivants, était alors une étendue de sable avec quelques cabanes qu'on ne pouvait atteindre qu'en 4x4. Désormais, on peut s'y rendre en quarante minutes par l'autoroute et c'est devenu une favela qui grouille de *rum bars* et de vieux rastas, comme mon pote Electric-Power, qui vendent des fortifiants censés te faire triquer COMME UN ÂNE. Mais les vagues continuent de se briser sur le sable, comme elles l'ont toujours fait et comme elles le feront toujours...

“*Babylon is on a thin wire*”², chantait-on alors. Et tout ne tient plus qu'à un fil, un fil de plus en plus ténu.

MICHAEL THOMAS, août 2010

1. Personnage du film éponyme dont le coscénariste est également l'auteur de ce texte.

2. Expression jamaïcaine que l'on peut traduire par “Babylone est sur le fil du rasoir”, c'est également le titre d'une chanson des Jolly Boys, célèbre groupe de mento.

*Babylon is on a wire
Babylon is on a wire
An' it's a delicate wire.
An' if JAH, JAH never come 'ere
An' if JAH, JAH never come 'ere
He see I when I pass and gone...*

Babylone est sur le fil du rasoir
Babylone est sur le fil du rasoir
Et c'est un fil si fragile
Et si JAH, JAH ne se manifeste pas ici-bas
Et si JAH, JAH ne se manifeste pas ici-bas
Il m'accueillera quand je passerai à trépas...

JOHNNY WALKER

CLAUDIE MASSOP n'avait pas vu venir sa dernière heure. Il était sorti faire un foot, avait planté deux trois pions et rentrait chez lui en taxi avec quelques potes lorsqu'ils sont tombés sur un barrage de police. Les flics ont prétendu avoir trouvé un flingue. C'était probablement le cas. Ils ont violemment extirpé Claudie et ses gars hors du véhicule et les ont alignés contre le mur, puis ils ont ordonné au chauffeur de débarrasser le plancher. Ce dernier a tracé fissa sans demander son reste. Des coups de feu ont retenti. Lorsque son corps a été déposé à la morgue, Claudie avait une demi-douzaine de bastos dans le buffet. On pouvait voir les trous sous ses bras. Peu après, Bucky Marshall a connu un sort similaire dans un club de seconde zone de Brooklyn. Ils avaient dépassé les bornes. Plus rien ne justifiait leur existence.

Durant les quelques mois qui avaient précédé les élections de 1980, alors que la situation échappait à tout contrôle et que l'enfer s'invitait à chaque coin de rue, des individus tels que Claudie, Bucky, Tony le Rouge et Trinity tenaient le haut de l'affiche. Trinity tout particulièrement, puisqu'il ne se passait guère de jour sans que les journaux ne relatent l'un ou l'autre de ses faits d'armes. Un cliché de lui dans le feu de l'action a même été sélectionné

par Reuter et diffusé partout dans le monde. Tout y était, un véritable concentré du charisme kamikaze du porte-flingue : un calibre dans chaque main, zigzaguant dans la rue, arrosant les toits alentour et prenant la pose façon Clint Eastwood. Lunettes noires, tenue décontractée un poil trop ajustée et, petite touche excentrique, un foulard en flanelle dans la poche arrière, comme les tennismen professionnels, ainsi qu'un détail, typiquement jamaïcain celui-là, l'absence de chaussettes. En arrière-plan, on apercevait Eddie Seaga¹. Trinity était son garde du corps.

Claudie commandait les troupes du JLP et Bucky avait beaucoup d'influence sur Tony le Rouge et les gars du PNP et, pendant un certain temps, les porte-flingues ont fait la loi en Jamaïque.

Aujourd'hui, les armes se sont tues. Le souffle de la bataille est retombé. Les magasins se remplissent. Chacun peut désormais conduire la caisse de son choix, rentrée par la filière de son choix, sans que personne ne vienne lui chercher des poux dans la tête afin de savoir où il a pu trouver la maille pour s'offrir un tel bijou. Montego Bay brille de mille feux. On a passé l'éponge.

1. Leader du JLP, Premier ministre de la Jamaïque de 1980 à 1989 et grand rival de Michael Manley.

Les avions en provenance de Miami font de nouveau le plein. À leur bord, des touristes qui viennent pour la première fois vérifier que l'eau est aussi bonne qu'on le dit, et puis devant, en classe affaires, un certain nombre de visages plus ou moins familiers – des autochtones qui reviennent au pays, les fugitifs des années Manley. Les belles demeures de la côte Ouest qui, ces cinq dernières années, tombaient en décrépitude ont droit à une couche de peinture fraîche. Des employés taillent les bougainvilliers grimpants. On a tourné la page des années Manley. En novembre 1980, huit ans après qu'une vague populaire sans précédent l'eut porté au pouvoir, Michael Manley a pris une veste mémorable. Il a perdu les élections les plus sanglantes de l'histoire du pays. Tout le monde a poussé un soupir de soulagement...